

Cuisine et désir d'ascétisme chez les Jains digambar (Inde)

Marie-Claude Mahias

▶ **To cite this version:**

Marie-Claude Mahias. Cuisine et désir d'ascétisme chez les Jains digambar (Inde). L'Autre, 2006, vol. 7 (n°3), pp. 457-465. 10.3917/lautr.021.0457 . halshs-02425401

HAL Id: halshs-02425401
https://shs.hal.science/halshs-02425401

Submitted on 13 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cuisine et désir d'ascétisme

chez les Jains *digambar* (Inde)

Marie-Claude Mahias*

Les Jains *digambar*, qui appartiennent traditionnellement à des castes marchandes et urbaines, se rencontrent également dans la fonction publique, les professions libérales et intellectuelles, toutes professions qui leur assurent un pouvoir économique considérable et un niveau de vie confortable. C'est dire qu'ils vivent pleinement dans la réalité socio-économique la plus moderne, mangent fort bien, des produits chers (fruits frais et secs), nourrissants (laitages et sucreries), pratiquent une cuisine du plaisir et de l'abondance, et sont tous plutôt replets. De nos jours, c'est davantage la peur du diabète que les principes religieux qui les conduit à réduire la quantité de fritures, de beurre et de sucreries dans leur alimentation.

Les Jains vénèrent vingt-quatre héros mythiques, appelés *tîrthankar,* « faiseurs de gué », ou jina, « victorieux », dont le dernier, Mahâvîr, vécut au VI^e^ siècle avant notre ère. Ces personnages ont, à force d'ascèse et de méditation, atteint l'omniscience et sont délivrés du cycle des renaissances. La mythologie jaine peuple aussi les trois mondes de nombreux dieux, qui vivent dans une félicité parfaite mais demeurent néanmoins inférieurs aux humains, et ceux-ci, en principe, ne les vénèrent pas. C'est que ces dieux obtiennent immédiatement la satisfaction de leurs désirs et ne peuvent se libérer du cycle des renaissances. Seuls les humains peuvent, parce qu'ils désirent manger ou aimer, travailler au détachement du corps et cheminer vers la délivrance.

Afin de poser les limites de cette étude, il convient de présenter deux distinctions fondamentales :

L'ensemble des Jains est divisé en deux ordres. D'une part, les laïcs, appelés « auditeurs » et « auditrices », doivent écouter les sermons des ascètes, qui transmettent l'enseignement des *tîrthankar.* D'autre part, les ascètes, ou renonçants, ont reçu une initiation au cours d'une cérémonie rituelle dont le moment le plus spectaculaire est l'arrachage des cheveux et l'abandon de tout vêtement. Le nouvel ascète reçoit alors un balai de plumes de paon et un pot à eau, instruments nécessaires à son état.

* Anthropologue. CNRS-CEIAS, 54 bd Raspail, 75006, Paris, France.

Par ailleurs, dès le V^e^ siècle de notre ère, la communauté des ascètes se scinda entre *svetâmbar*, « vêtus de blanc », et *digambar*, « vêtus d'espace », les seuls qui considèrent la nudité comme nécessaire sur la voie de la délivrance. La présente étude porte exclusivement sur les jains *digambar*.

Le végétarisme des Jains

La religion jaine s'est édifiée en opposition au brahmanisme, et aucun sacrifice fondateur ne transforme le feu de cuisson en feu oblatoire. Néanmoins, les Jains partagent nombre de conceptions communes à plusieurs religions d'Asie du Sud. Chacun de nos actes entraîne le dépôt de *karma*, qui adhère à l'âme (*âtmâ*), l'emprisonne dans un corps matériel et l'embarque dans le cycle des renaissances successives. C'est cela qui, aux yeux des Jains, explique la différence de condition entre les hommes, selon qu'ils sont beaux ou laids, riches ou pauvres, mais aussi entre les humains, les dieux et les animaux. Le but de la vie humaine est de purifier l'âme, naturellement brillante et heureuse, d'effacer la matière karmique, de faire provision de mérites pour avoir une meilleure renaissance, ou mieux, ne plus jamais renaître et atteindre l'état d'omniscience et de félicité parfaite.

Ce cheminement vers la délivrance, ou plus simplement une conduite moralement et socialement valorisée, implique des devoirs qui ont pour fondement la pratique de la non-violence (*ahimsâ*) et de la compassion envers tous les êtres vivants.

Selon une classification spécifique aux Jains, les êtres vivants ont tous une âme identique, mais des corps différenciés, répartis en cinq grandes classes, caractérisées par le nombre de sens. Les êtres des cinq premières classes ont un seul sens (le toucher) et se trouvent dans la terre, l'eau, le feu, le vent, les végétaux. Au-dessus, ceux à deux sens (plus le goût) existent dans les vers, coquillages, etc. ; ceux à trois sens (plus l'odorat) dans certains insectes, fourmis, etc. ; ceux à quatre sens (plus la vue) dans les gros insectes, les mouches et les papillons ; ceux à cinq sens (plus l'ouïe et la pensée) dans les gros animaux, les humains, les dieux et les démons. Une distinction seconde est introduite dans le règne végétal, c'est-à-dire au sein des êtres à un seul sens. Alors que la plupart des végétaux ne contiennent qu'une seule âme, les végétaux qui croissent dans la terre, ainsi que bourgeons, pousses et fruits de figuiers, en renferment une multitude partageant le même corps. Par ailleurs, les êtres ou âmes à cinq sens sont répartis selon quatre conditions : divine, humaine, animale-végétale et infernale.

Comme les animaux, les insectes, les plantes, et même l'eau et le vent, contiennent une âme semblable à celle des humains ou des dieux, il faut éviter de les détruire ou de les blesser : d'où le végétarisme extrême des Jains.

Sur cette base, des règles de conduite, qui sont à la fois alimentaires, culinaires et morales, interdisent aux laïcs de détruire les êtres vivants

de plus de deux sens. Ils peuvent donc utiliser pour se nourrir l'eau, le feu, l'air, les végétaux, à condition qu'aucun élément des classes supérieures n'y soit mêlé. De cette règle découle un régime exclusivement végétal (auquel s'ajoutent toutefois les laitages), ainsi que de nombreuses opérations culinaires telles que filtrer l'eau à boire, nettoyer méticuleusement grains et épices avant de les moudre ou de les piler, ne pas croquer un fruit entier, etc. Quant aux ascètes, ils ne doivent détruire aucune forme d'être vivant. Ils ne peuvent pas cuisiner eux-mêmes, à la fois parce qu'ils ne possèdent rien et parce que cuisiner est inévitablement source de violence. Il revient donc aux laïcs de les nourrir, d'une manière particulière qui constitue ce que l'on appelle le « don de nourriture ».

Pureté de la cuisine

Je considère la cuisine comme l'ensemble des opérations, intellectuelles et matérielles, que les hommes mettent en œuvre pour se nourrir, c'est-à-dire ingérer, incorporer, des éléments de leur environnement.

Le « don de nourriture » aux ascètes, codifié dans des manuels de conduite dont le premier remonte au V^e^ siècle, doit être fait avec « neuf formes de dévotion » : l'accueil, le siège élevé, le lavage des pieds, le culte, la salutation, la pureté de l'esprit, la pureté de la parole, la pureté du corps et la pureté du repas. Il s'agit, on le voit, d'une liste hétéroclite qui inclut des actes, des gestes, et des déclarations d'intention se rapportant à la pureté. Nous verrons plus loin comment les actes et les gestes sont accomplis. La quadruple pureté implique, de la part de ceux qui cuisinent, nombre d'opérations visant à purifier tous les éléments qui contribuent à la cuisine et au service, c'est-à-dire les personnes, les lieux, les instruments et les aliments.

La pureté des personnes, c'est-à-dire de « l'esprit, de la parole et du corps », sera proclamée par trois fois avant le repas proprement dit. Elle exige que les hôtes suivent les préceptes de base de leur religion, à savoir un végétarisme strict au sens particulier que lui donnent les Jains, avec abstention de chair animale, d'alcool, de miel, des fruits de cinq figuiers et de tout ce qui pousse sous terre (racines, bulbes et tubercules). À côté des aliments à éviter, filtrer l'eau à boire, ne pas manger après le coucher du soleil, aller au temple chaque matin font partie de ces règles élémentaires. Les cuisinières ne doivent évidemment pas être en état de pollution temporaire (menstruelle, période post-natale ou de deuil touchant des parents proches en ligne agnatique). Le matin, elles se baignent et revêtent un vêtement rituellement pur, c'est-à-dire un sari de coton, lavé et non touché par une autre personne. La pureté du corps comporte encore d'autres acceptions, comme des questions de hiérarchie et de pureté de caste, que je ne peux développer ici.

La pureté des lieux impose de laver la cuisine. Les ustensiles sont purifiés, c'est-à-dire frottés avec de la cendre et chauffés à la flamme,

comme après une période de pollution, à moins qu'une batterie de cuisine spéciale ne soit réservée à cette occasion.

Tous les aliments requièrent une attention extraordinaire, portant en particulier sur les limites temporelles (*maryâdâ*), qui indiquent la durée pendant laquelle les aliments demeurent inanimés et peuvent être consommés. L'eau doit être tirée d'un puits, filtrée sur une double épaisseur de tissu, ce qui suffit à la rendre « pure » (*suddh*) pendant quarante-huit minutes. On peut prolonger cette durée à six heures en ajoutant quelques clous de girofle moulus ou du safran, végétaux qui ne génèrent pas d'élément vivant et sont, pour cette raison, considérés comme particulièrement purs ; à douze heures en chauffant l'eau, et à vingt-quatre heures en la portant à ébullition. Grains et aromates sont lavés et séchés avant d'être soigneusement examinés. Le blé est moulu à la main et les épices sont pilées, un ou deux jours seulement avant la préparation du repas. Il faut aller chercher le lait à la ferme avec ses pots. Beurre et yogourt sont confectionnés à la maison. On substitue au sucre cristallisé, d'usage quotidien, un sucre moins raffiné et pulvérisé. Le sel est de roche et non de mer ; il faut donc le piler peu de temps avant usage. La cuisson au gaz a longtemps été interdite, au profit du foyer à charbon, plus ancien. Un assaisonnement léger des mets est autorisé. Parmi les six saveurs (*ras*) que sont le sel, le sucre, le beurre, l'huile, le lait et le yogourt, chaque ascète en supprime une, deux ou plus, qui peut être différente chaque jour. Les fruits crus sont épluchés, épépinés et coupés en morceaux.

Le « don de nourriture »

C'est aussi dans le geste de servir que se réalise véritablement le « don de nourriture ». Les ascètes *digambar* mangent une fois par jour, dans la matinée. Tôt le matin, un homme de la famille cuisinière va porter à l'ascète de l'eau destinée exclusivement aux ablutions.

Lorsque l'ascète se lève pour aller manger, il commence par se purifier et va au temple pour y faire la « vision » de la divinité et le « culte mental ». Là, dans le temple, il prend l'« intention » de s'arrêter là où il trouvera, par exemple, cinq sucreries de telle sorte, un pot tenu sur la tête par un couple, ou une princesse en larmes comme dans un récit connu de tous. C'est une ascèse supplémentaire visant à diminuer l'intérêt et atteindre l'indifférence envers la nourriture. Du moment où il sort du temple, l'ascète garde le silence et prend la posture dite « de la nourriture » : les doigts de la main droite joints et posés sur l'épaule droite, il porte plumeau et pot à eau dans la main gauche.

Lorsqu'on annonce son arrivée, plusieurs personnes se tiennent devant la porte pour l'accueillir. L'une d'elles porte nécessairement un petit pot empli d'eau, surmonté d'une noix de coco[1], considéré comme

1. La noix de coco est, de manière générale en Inde, symbole de fertilité et de réussite, et, dans un sens particulier auxJains, symbole de l'âme, dure et sombre à l'extérieur, blanche et immaculée à l'intérieur.

un signe de bon augure. Les autres présentent des fruits secs et frais dans leurs mains ou sur un plateau, et répètent la formule d'hommage et d'offrande :

« Ô Maître, Hommage (trois fois) ! Arrêtez-vous ici (trois fois), la nourriture et l'eau sont pures. »

C'est alors que l'ascète doit reconnaître ce qu'il a décidé de trouver lorsqu'il était dans le temple. Si son « intention » est satisfaite, il s'arrête. Dans le cas contraire, il continue son chemin et peut revenir trois fois à la même maison. Après trois tentatives infructueuses, l'ascète s'en retourne sans manger et devra conserver la même intention aussi longtemps qu'il ne l'aura pas trouvée.

Lorsque l'ascète trouve ce qui correspond à son intention, il s'arrête. Les hôtes font autour de lui trois circumambulations, qui symbolisent la destruction de la naissance, de la vieillesse et de la mort, tout en répétant :

« Hommage, *mahârâj*[2],
L'esprit est pur, la parole est pure, le corps est pur,
La nourriture et l'eau sont pures. »

Ils invitent l'ascète à entrer et à s'asseoir par ces mots : « Installez-vous sur ce haut siège, *mahârâj* », en fait un petit banc de bois, haut de cinq à huit cm. On lui lave les pieds au-dessus d'un plateau, et l'eau recueillie circule parmi les assistants qui s'en appliquent un peu sur les yeux et le front.

Ils effectuent devant lui le « culte des huit substances », en récitant les formules rituelles appropriées.

Chaque mets est présenté en indiquant sa composition et sa saveur. Si l'ascète refuse d'en manger, au cas où cela irait à l'encontre d'un de ses vœux, il fait un geste de la main et le récipient est immédiatement enlevé. Pour la troisième fois, les hôtes « disent la pureté » :

« L'esprit est pur, la parole est pure, le corps est pur,
La nourriture et l'eau sont pures,
Prenez le repas, *mahârâj*. »

L'ascète s'accroupit alors pour qu'on lui lave les mains, se redresse et dispose ses deux mains en coupe, auriculaires crochés. L'important est que les mains demeurent jointes d'une manière ou d'une autre. Les auriculaires enlacés laissent aux deux pouces l'agilité nécessaire pour examiner chaque bouchée de nourriture solide.

Toutes les personnes désignées pour « donner » se tiennent autour de lui. On offre d'abord de l'eau et du jus de fruits. Puis chaque personne prend un peu de nourriture et la dépose au creux des mains de l'ascète. Celui-ci l'examine au moyen de ses deux pouces et la porte à sa bou-

2. Terme honorifique, signifiant littéralement « grand roi », il renvoie, dans le contexte de l'ascétisme jain, à l'idée de royauté spirituelle supérieure à la royauté terrestre.

che en élevant les deux mains toujours unies. Les boissons, qui alternent avec la nourriture solide, sont absorbées de la même manière. Tout corps étranger, cheveu, insecte, dans la nourriture sont autant d'« obstacles » qui interrompent immédiatement le repas. C'est cela que redoutent les donateurs.

Lorsque l'ascète a terminé, il se rince les mains et la bouche. Les hôtes entonnent parfois un chant dévotionnel. On lui remet son plumeau dans un élan collectif de dévotion. Les membres de la maisonnée effectuent l'*ârtî*, geste de culte et de vénération qui consiste à faire tourner devant lui un plateau contenant une lampe allumée et une noix de coco.

Dans une maison particulière, on aura préparé une estrade en bois sur laquelle l'ascète peut s'asseoir quelques instants et s'entretenir avec les laïcs assis à ses pieds. C'est un des moments où il a une relation personnelle avec les laïcs et joue un rôle de directeur de conscience, exhortant chacun à prendre des vœux relatifs à la nourriture ou à la conduite : renoncement au repas de nuit, au tabac, visite quotidienne au temple, chasteté. Avant son départ, il donne sa bénédiction en effleurant de son plumeau les personnes qui viennent se prosterner devant lui. Enfin, son pot à eau est lavé, empli d'eau pure, et il repart accompagné par des hommes qui le reconduisent là où il séjourne.

Le repas pris debout, dans les mains, est le symbole de l'état ascétique. C'est pourquoi, lorsque, devenu vieux ou malade, l'ascète ne peut plus manger de cette façon, il prend le dernier vœu et s'abstient de toute nourriture solide, puis d'eau, jusqu'à son dernier souffle. Tous les ascètes terminent leur vie de cette manière, et la date de leur dernier repas comme celle de la dernière prise d'eau sont toujours mentionnées dans leurs biographies. Il s'agit moins de mort volontaire que de fidélité à tous ses vœux antérieurs, afin de se trouver dans les meilleures dispositions possibles au moment de trépasser, puisque celles-ci sont déterminantes pour les renaissances futures.

Le monde, la personne, la société

Il est tout d'abord remarquable que l'on se donne tant de mal pour penser, réguler, symboliser — jusqu'à en faire une forme de culte — une activité que l'on tend par ailleurs à limiter et occulter derrière une cascade d'interdits alimentaires et de jeûnes. Toutes ces règles ont pour effet que, parmi les laïcs qui entourent les ascètes, on parle constamment de nourriture. Même s'il est courant d'opposer les laïcs, qui mangent pour la « satisfaction du goût », et les ascètes, pour qui manger est un exercice ascétique, la nourriture demeure une préoccupation constante et entraîne un travail considérable.

Cuisiner pour des ascètes réputés pour leurs abstinences alimentaires et les jeûnes rigoureux peut sembler paradoxal. C'est pourtant un événement fondamental dans la pratique religieuse des laïcs jains *digambar*, un acte crucial qui opère une progression dans un cheminement

religieux personnel. C'est aussi un moment d'interaction intense entre laïcs et ascètes, une source de joie profonde, même si celle-ci ne doit pas se manifester, un rite dont le bénéfice en mérites religieux et en renommée sociale gratifie et honore ceux qui l'effectuent.

Cuisiner pour les ascètes, c'est mettre en œuvre des règles, des connaissances, des gestes, qui sont à la fois culinaires et religieux, et participent de manière très concrète à la construction de la personne et de la société.

La sélection des aliments ainsi que les règles imposées aux laïcs et encore plus sévèrement aux ascètes reposent, comme on l'a dit, sur une classification des êtres vivants, qui est une véritable biologie, enchâssée dans une cosmologie.

Cette cuisine implique une diététique, c'est-à-dire une conception du rôle de la nourriture comme médiateur des rapports de la personne à la société et à l'univers, et, plus précisément, une conception de la personne liée, physiquement et mentalement, à ce qu'elle mange, car les propriétés des aliments modèlent le tempérament, les pensées et le comportement.

Elle souligne l'importance du contrôle de soi dans la construction d'une personne morale et elle en guide l'apprentissage. Cuisiner pour les ascètes, c'est démontrer sa connaissance des règles, sa pratique de la non-nuisance et sa dévotion. C'est aussi être prêt à prendre des « vœux » supplémentaires pour une période déterminée, généralement trois ou quatre mois, un an ou pour toujours : s'abstenir de pommes de terre, comme des autres végétaux qui poussent sous terre, ne pas boire après le coucher du soleil, ne plus prendre de nourriture cuisinée du marché, limiter le nombre de ses biens matériels. Le but est de s'en tenir à une décision, quoi qu'il arrive. Lorsqu'ils sont sortis de l'enfance, les jeunes (surtout les filles, il faut bien le dire) sont encouragés à ces exercices de contrôle de soi, loués et récompensés s'ils réussissent, critiqués s'ils n'en sont pas capables.

Parmi les règles de conduite imposées aux laïcs, le don est fondamental, puisque tous les bienfaits que l'on peut obtenir dans une vie — naissance dans une haute caste, richesse, beauté, renommée — proviennent des mérites acquis, c'est-à-dire des dons faits dans les vies antérieures. Ni la modernité ni l'éducation n'effacent le sentiment puissant que cette vie-ci n'est qu'un moment d'une existence beaucoup plus longue, et qu'elle est déterminée par les actes des vies antérieures. Parmi les quatre catégories de dons classifiés par les Jains *digambar* (nourriture, connaissance, remède et protection), le don de nourriture aux ascètes est le don par excellence. C'est pourquoi ce don, entièrement libre et volontaire, est en même temps nécessaire dès qu'on se soucie de soi-même, de son âme et de son devenir.

D'un point de vue plus sociologique, le don de nourriture est un acte essentiel, dans la mesure où il met en relation les deux ordres de la

communauté, laïcs et renonçants. Il est en effet indispensable à l'existence même de ces derniers. Cependant, la conception du don comme source de mérites renverse la situation de dépendance des ascètes et valide l'idéologie selon laquelle les ascètes n'ont besoin de rien et ne demandent rien. Ce sont désormais les laïcs qui, dans leur quête de mérites, dépendent entièrement des ascètes.

La cuisine, forme de culte et négation de l'histoire

La prière fondamentale (*namokar mantra*) rend hommage à cinq catégories d'êtres : les bienheureux (*arhant*) et les parfaits (*siddha*), qui sont sortis de la succession des naissances et des morts ; les maîtres (*âcârya*), les précepteurs (*upâdhyâya*) et les ascètes de rang inférieur (sâdhu), qui sont des personnes bien vivantes. Cuisiner pour les ascètes, c'est transposer cette invocation dans les actes, en adoptant la conduite de dévotion et de culte qui est prescrite à leur égard. La comparaison entre le repas des ascètes et le culte accompli chaque jour au temple fait d'ailleurs apparaître plusieurs points communs : la même pureté et la même dévotion sont exigées ; l'offrande des huit substances et l'ârtî sont identiques. Elle conduit à considérer le don de nourriture aux ascètes comme l'équivalent du culte effectué au temple devant les êtres vénérables entre tous (*arhant* et *siddha*), les deux premiers de la formule d'hommage.

Le don de nourriture plonge ses racines dans le mythe du premier *tîrthankar*, Âdinâth, qui créa la société des humains et fut à l'origine du « don de nourriture ». Cet acte est donc, pour les Jains, étroitement lié à l'origine du monde social et religieux. Chaque fois qu'ils nourrissent un ascète, les laïcs rappellent et vivent la rencontre d'Âdinâth et du roi Sreyâms, en prenant la place de ce roi doué de toutes les vertus, le seul qui sut comment offrir la nourriture au saint homme qui avait repris sa route après des mois de jeûne et de méditation.

Pourtant, ce rite a lieu dans une société en évolution constante et les règles doivent composer avec de multiples transformations. Les changements acceptés restent cependant à la traîne de ceux de la société, et bien des règles de pureté maintiennent en vérité de faux archaïsmes, délibérément préservés, qui créent l'illusion de l'immobilité et de la répétition. Ces règles sont une condition nécessaire pour que les actes semblent venus du passé. L'illusion de permanence est le résultat d'un travail constant de la pensée et des actes. Les efforts nécessaires à la préparation du repas contribuent à la création de cette illusion en obligeant les laïcs à se projeter hors de leur cadre quotidien. Il s'agit de suggérer une régression jusqu'à un temps originel qu'on ne ferait que répéter. Cela donne force de loi au mythe qui légitime la forme du rapport entre les laïcs et les ascètes, et le rend inaltérable. Si ce rapport a été instauré par le premier *tîrthankar*, enseigné par des êtres supérieurs aux humains de notre époque, ceux-ci ne peuvent se fixer de meilleur devoir que celui de le perpétuer et de le reproduire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Mahias M.-C. *Délivrance et convivialité. Le système culinaire des Jaina.* Paris : MSH ; 1985.

Mahias M.-C. Jaina. Les ascètes de la non-violence. *L'Univers du Vivant* 1986 ; 13 : 99-108.

Mahias M.-C. Le don de nourriture aux ascètes jains *digambar* : dynamique sociale et évolution. In : Colas G, Tarabout G, editeurs. *Rites hindous. Transferts et transformations*. Paris : EHESS, coll. *Purusârtha* ; 2006. pp. 423-62.

RÉSUMÉ

Cuisine et désir d'ascétisme chez les Jains *digambar* (Inde)

Les Jains, marchands et citadins indiens, appartiennent à une religion distincte de l'hindouisme. Ils se divisent en laïcs et ascètes, séparés par une initiation. Le principe fondamental de non-nuisance, conjuguée avec une conception du monde dans laquelle tout est animé, explique un régime alimentaire strictement végétarien. Il interdit aussi aux ascètes de cuisiner, et justifie l'obligation faite aux laïcs de les nourrir. Cet article présente les règles qui président à la cuisine pour les ascètes *digambar* et décrit le déroulement du don de nourriture aux ascètes, considéré comme le don suprême. L'analyse montre que cet événement est fondamental, non seulement dans la pratique religieuse, mais dans la construction de la personne et de la société des Jains *digambar.*

Mots-clés :
Cuisine, jains, ascètes, moines, pureté, don.

ABSTRACT

Cooking and desire of asceticism in *digambar* Jains (India)

Jains are mostly merchants and city-dwellers in India. They follow a religion different from hindouism. Their community includes laymen and monks, who have been initiated. The basic principle of non-violence, associated with a conception of living beings according to which everything has a soul, explains a strictly vegetarian diet. It forbids monks to cook, and explains why preparing food for monks is a laymen's duty. This article presents the rules imposed on cooking for the monks, and describes the gift of food, considered as the supreme gift. The analysis shows that it is a fundamental event, not only as a religious practice, but also in the construction of self and the society of *digambar* Jains.

Key words :
Cooking, jain, ascetic, monk, purity, gift.

RESUMEN

Cocina y deseo de ascetismo entre los Jaines *digambar* (India)

Los jaines, commerciantes y habitantes de ciudades indúes, pertenecen a una religión distinta del induismo. Se dividen en laicos y ascetas, estos últimos han recibido una iniciación. El principio fundamental del no-molestar, conjugado con una concepción del mundo en la que todo está animado, explica un régimen alimenticio estrictamenta vegetariano. Lo que prohibe a los ascetas de cocinar y justifia la obligación en que están los laicos de alimentarlos. Este artículo presenta las reglas que rigen la cocina para los ascetas digambar y describe el desarrollo de la donación de alimentos a los ascetas, considerada como la donación suprema. El análisis muestra que este acontecimiento es fundamental, no solamente en la práctica religiosa, pero tambien en la construcción de la persona y de la sociedad de los jaines *digambar.*

Palabras claves :
Cocina, jaines, ascetismo, monjes, pureza, donaciones.